

23 MARS

Le printemps devant nous se presse
d'averses et de froid surprenant
et nos voiles répugnent au vent.

Je recueille l'haleine du soir
dans mon refuge obscur.

Je veille comme une épée
dans son fourreau.
Le vent s'infiltrant
dans le sous-sol de ma fatigue.

L'ombre des palmiers
s'est endormie sur l'herbe
et les palmiers se dressent eux-mêmes
comme d'immenses totems africains.

Notre âme n'est pas sans voix
ni rire, ni chanson.

Elle est vivante de belles histoires
voyageant déjà vers notre renaissance.

La nuit frotte son museau à la vitre
y laisse des traces humides.
Comment cacher ce qui nous unit à elle ?

Il faut croire que nous désespérons
pris entre deux feux
deux mépris
deux abandons.

Mais notre volonté n'est pas là
pour se laisser maltraiter
abattre comme un chien.

Nous ne laisserons pas à la peur
le droit de gouverner nos cœurs.
Nous resterons conformes
à l'élan de notre pensée.

Notre pensée qui continue
à fredonner des chansons joyeuses
et porteuses d'espoir.

24 MARS

Tous les jours à venir auront les cheveux emmêlés
puisque tant de sentiments contraires se cognent à nous.

Mais mes mots ne se laisseront pas mener à l'abattoir
comme des bœufs avançant
corne à corne
vaincus d'avance.

Quelque chose bouillonne en moi
et chaque instant reste caresse à mes yeux.

Mon univers est le poème
et il s'achèvera toujours par le même mot
Espoir.

Ce n'est pas mon métier
mais pourtant j'écris des vers.
Car c'est commettre un meurtre que de se taire.
De ne pas choisir le jardin des poètes

comme lieu de promenade.

Écrire des poèmes reste acte de résistance.

Alors n'ayons pas peur de hurler dans le vent
de nous exiler dans ce maquis où tous les hommes
se tiennent par la main
sans pudeur
sans arrière-pensée.

Juste pour se dire
qu'ils se veulent libres de droit
et liés universellement
les uns aux autres.

Ce n'est pas mon métier
mais j'écris des vers.

Et je pousse ceux-ci jusqu'à l'écume des vagues.
Qu'elles les recouvrent de leur force tranquille.

Ils ne sont pas le produit de mon travail

ces poèmes qui se veulent
ni plus, ni moins,
qu'une petite main tiède se glissant
sous le manteau de l'insensibilité.

26 MARS

Dressons la vie
telle une barricade.

Dressons-la vite
au plus vite.

Nos digues supportent une incessante pression
et nous avançons sous une pluie battante.

Les plantes de la nuit grimpent sournoisement
prennent possession de nos visages.

*Chaque pierre peut penser
qu'elle deviendra cathédrale
si elle est enceinte
de cette vérité.*

Mais on ne recolle pas comme ça
le verre brisé de nos erreurs.

On serre les mâchoires à défaut
de pouvoir encore serrer les mains.
Et les embrassades interdites
nous ramènent à des étreintes inabouties.

Devant nous est l'inconnu.
Mais comment l'affronter
dans notre fuite en avant ?

Tous ces masques qu'aujourd'hui nous portons
ressemblent à des couches de peau d'oignon
tout juste bonnes à faire pleurer
les yeux du monde.

10 AVRIL

Le désespoir donne des ailes.

Et qui a tout perdu
se sent bien léger.

Nous sommes tellement bavards
en public, en société
mais on utilise trop souvent
une parole apeurée.

On se tient à distance
comme l'on dirait
se tenir à portée de fusil.

Chacun suit sa voie
et découvre ce qu'il peut.

Car il faut bien la remplir cette réalité minimale
entre intermittences du cœur et hésitations de la raison.

Dans le calciné de l'usure
se trouve la braise ardente de notre véritable moi.
Bouquets de fleurs assemblés avec
des cordelettes noires
gardant l'odeur vraie
de l'humide des champs.

On a peur désormais
qu'il fasse noir à jamais
cadenassant nos douleurs sous nos soleils d'hier.

*Cette nuit, dans mes rêves
une femme m'a porté des cerises
comme des phrases douces.
Son panier tanguait un peu
mais son panier brillait d'une lumière
essentielle.*

L'écriture est une goutte au bout d'une feuille
une surprise chaude, l'eau du jour.

Et ces pages que je noie de phrases
sont des océans à franchir
des mystères pour réinventer l'amour.

Mais quand s'éteint ma lampe sur les tuiles de l'aube
mes mots en habits de bagnard se mutinent
et en courant s'enfuient vers la mer qui s'ébroue.

3 MAI

Passer devant le banc des confidences
et, malgré son piteux état
rebrousser chemin pour s'y asseoir.

Investir le planétarium de sa mémoire.
Retrouver délicatement conservé
entre deux grandes feuilles de papier calque
le charme d'un poème ancien.

Poème s'ébrouant dans la frilosité
d'un jour s'étant levé du pied droit.

Laisser son regard
se poser tendrement
sur ces lignes venues
d'un bonheur archivé.

Ces lignes ainsi restituées :

*Vas-tu vraiment partir
avec cet étonnement
au pli des yeux ?*

*Vas-tu vraiment partir
sans rien me dire ?*

*Partir après avoir tenu si fort
comme une bouée de sauvetage
mon visage entre tes mains ?*

*Moi, dans la minutieuse installation
de cet échafaudage de silence
je n'ai plus aucun doute.*

*S'il l'avait pu
Van Gogh t'aurait peint
sous sa branche de cerisier.
Juste pour le plaisir
d'ajouter de la lumière
à la lumière.*